

Docteur Pierre GALIMARD

ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS



Hippocrate

et la

Tradition pythagoricienne



PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939

A MON PÈRE

LE DOCTEUR J. GALIMARD

Officier de la Légion d'Honneur

A MA MÈRE

A TOUS LES MIENS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de Clinique des maladies mentales

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

A MONSIEUR RENÉ GUÉNON

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ M. DUVOIR

Chef des Travaux de Médecine légale
Officier de la Légion d'Honneur

AU DOCTEUR PIERRE WINTER

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR JACQUES ROUILLARD

Médecin des Hôpitaux

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ETIENNE BERNARD,
1932.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ANSELME SCHWARTZ,
1932-1933.

MONSIEUR LE DOCTEUR COURCOUX, 1934.

MONSIEUR LE DOCTEUR RIST, 1935-1936.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DUVOIR, 1936-1937.

MONSIEUR LE DOCTEUR RIBADEAU-DUMAS, 1937.

MONSIEUR LE PROFESSEUR DEBRÉ, 1937-1938.

A MON MAÎTRE

LE DOCTEUR P. E. DAVY

Médecin-directeur du Sanatorium de Praz-Coutant

A MON MAÎTRE ET AMI

LE DOCTEUR P. CHADOURNE

Médecin-directeur du Sanatorium de Chevilly

A MESSIEURS LES DOCTEURS HUARD, LAMY, LAYANI,
JULIEN MARIE, POLLET

Chirurgien et médecins des Hôpitaux

A MESSIEURS LES DOCTEURS ALIBERT, BRISSAUD,
BUCQUOY, CHABRUN, HAUTEFEUILLE

AU DOCTEUR LOUIS FAVIER

A MADAME LE DOCTEUR GOURREAU-MARTY

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR JEAN WINTER

A MES AMIS LES DOCTEURS BAUDOUIN, DEVAUX,
SOTTY, VANNEREAU

« *Socrate.* — Penses-tu qu'on puisse connaître suffisamment la nature de l'âme sans connaître la nature universelle ?

« *Phèdre.* — S'il faut en croire Hippocrate, le descendant des fils d'Esculape, il n'est même pas possible sans cette étude préparatoire de connaître la nature du corps. »

PLATON, *Phèdre.*

Hippocrate et la Tradition pythagoricienne

INTRODUCTION

La figure d'Hippocrate occupe dans l'histoire de la médecine une situation primordiale et il est difficile de ne pas être frappé du fait que depuis près de vingt-cinq siècles, au delà des anciennes écoles, si brillantes qu'elles aient pu paraître à leurs contemporains, au delà d'hommes souvent éminents, mais qui ont passé de mode, c'est toujours à Hippocrate qu'on se réfère en dernier ressort, c'est à lui qu'on demande une approbation comme au maître sûr et stable au milieu des fluctuations des doctrines et des écroulements des théories, c'est lui qu'on invoque chaque fois que l'on veut placer l'homme et non la maladie au centre du perpétuel débat, c'est à lui qu'on retourne périodiquement comme des enfants prodiges, car il apparaît véritablement comme le Père de la Médecine.

Réputation usurpée, fausse gloire, convention arbitraire et commode ?... nous serions bien vains de le prétendre, nous qui passerons comme les autres, et

bien présomptueux de croire que cet hommage universel, rendu au cours des âges par des hommes certainement aussi intelligents que nous, n'a fait que perpétuer une erreur magistrale, dont, les premiers, nous nous serions délivrés.

Or, si Hippocrate est seul à siéger sur ce piédestal, c'est que tous ses successeurs, tous les rivaux qui gravitent autour de lui sont avant tout des médecins, alors que lui-même est d'abord un philosophe. Il enseigne qu'on ne peut aborder l'étude de la médecine et exercer cet art dans toute sa plénitude que si l'on a auparavant étudié les grandes lois de la nature universelle, médité sur les cycles de la vie et de la mort, remonté jusqu'aux causes et aux principes de toutes choses. Et non seulement il montre par son exemple comment on doit être médecin-philosophe, mais il a largement, si ce n'est entièrement, puisé tout ce qu'il sait aux sources mêmes qui ont fécondé toute la métaphysique hellénique depuis Socrate jusqu'à Plotin ; il écrit et agit toujours en disciple du divin maître de Samos, Pythagore.

La doctrine pythagoricienne en effet a eu sur la pensée antique une influence considérable par l'espèce de renouvellement qu'elle avait fait subir à l'ancienne Tradition, qui se transmettait encore sous son aspect primitif dans les sectes orphiques et chez les thiasés dionysiaques, en lui donnant cette apparence plus proprement philosophique qu'on va retrouver à l'état pur dans Platon et dans toute l'école grecque et alexandrine ; et singulièrement, une de ses méthodes

d'enseignement et d'interprétation métaphysique très particulière et qu'elle avait développée à l'extrême, le Symbolisme mathématique, devait séduire un grand nombre de philosophes qui transmirent ainsi un Pythagorisme exotérique sans prendre part eux-mêmes aux mystères qui constituaient pourtant l'élément initiatique essentiel de la secte. Aussi n'est-il pas étonnant qu'Hippocrate, comme la plupart des penseurs de son temps, sans être à proprement parler un initié, ait subi au plus haut point l'influence de la doctrine de Pythagore et l'ait solidement installée à la base de sa philosophie médicale.

Mais si cette influence a été de tout temps reconnue et admise comme une évidence, on en a parfois singulièrement restreint l'importance en voulant seulement la voir à l'origine de la théorie des périodes cycliques et des jours critiques. Avec l'aide de travaux récents qui ont mis en lumière certains aspects de la doctrine pythagoricienne, nous avons voulu montrer qu'en réalité, toute l'œuvre hippocratique est comme baignée de Pythagorisme, que dans tous ses écrits le médecin de Cos rend un muet hommage à Celui qu'on ne nommait pas et que c'est en restant constamment fidèle à la pensée du Maître qu'il applique son enseignement à la médecine.

I

Comme dans tous les pays de civilisation traditionnelle, la médecine en Grèce fut à l'origine exercée par des prêtres. De même qu'aujourd'hui dans la plupart des pays de l'Orient les médecins sont d'abord des lettrés et des sages qui mettent en pratique leur connaissance de l'univers pour le soulagement ou la guérison des malades, de même autrefois, sur les bords de la mer Egée, c'était dans les temples qu'on devait aller chercher le secret de sa vie ou de sa mort. Car pour le lettré chinois comme pour le prêtre d'Esculape, la médecine doit être aussi bien spirituelle que corporelle, elle ne doit pas séparer l'âme du corps (a) auquel elle est intimement attachée, elle doit soigner l'un en même temps que l'autre, et, connaissant les causes profondes des maladies, s'efforcer de les combattre, non seulement dans leurs manifestations, mais dans leur essence même, si peu matérielle qu'elle puisse apparaître au profane.

Le sage qui a passé sa vie à approfondir les lois de la nature universelle a tout naturellement acquis par cela même des connaissances médicales étendues ; il

(a) Ne faisant pas œuvre proprement métaphysique, nous utiliserons volontairement, au cours de cet exposé, la terminologie sommaire courante à cause de sa commodité.

sait, dans le corps comme dans l'âme, distinguer le bien du mal et faire retrouver à l'homme son harmonie perdue ; et si dans la Grèce archaïque c'était plus spécialement aux prêtres d'Esculape qu'on avait confié la fonction de soigner les malades, la plupart des prêtres et des sages de l'Antiquité n'en étaient pas moins capables de pratiquer la médecine. C'est ainsi qu'Homère nous étonne par son savoir clinique et que la plupart des philosophes dont les noms nous sont parvenus étaient en même temps des maîtres de la médecine, tels Empédocle d'Agrigente ou plus tard Apollonius de Tyane qui parcouraient le monde en thaumaturges et en guérisseurs.

Or la sagesse ne s'enseignait pas encore sur les promenades publiques d'Athènes, à l'Académie ou au Lycée, et chacun, pourvu qu'il ait recueilli quelques bribes tombées de la bouche du Maître, ne pouvait déjà se croire ou se nommer philosophe. Il y fallait une initiation plus longue et plus sévère qu'on ne pouvait trouver, après maintes épreuves et purifications, que dans l'enclos sacré des temples ou dans les confréries religieuses dédiées à Demeter ou à Dionysos-Zagreus. Là se transmettait l'antique Tradition révélée aux premiers hommes par la Divinité et perpétuée d'âge en âge par une lignée de prophètes et de sages ; tradition pieusement et jalousement gardée, elle n'était dévoilée qu'à celui qui pour s'en montrer digne avait dû gravir un à un tous les degrés de l'initiation et mener une vie d'austérité et de pénitence.

C'était l'époque encore patriarcale où les croyances religieuses et en particulier le culte des Ancêtres suffisaient à maintenir dans les limites d'un cadre rigoureux tout l'ordre social ; le père de famille était alors dans l'enceinte de son domaine le chef absolu, le juge suprême possédant le droit de vie et de mort sur chacun des membres de la communauté, le prêtre surtout, chargé d'entretenir le feu sacré dans le foyer et d'accomplir les cérémonies rituelles en l'honneur des dieux Lares. La cité était formée par l'association de ces familles unies pour la célébration de rites et de sacrifices communs en l'honneur de la Divinité et régie par des lois et des coutumes immuables au cours des siècles.

Or, vers ces temps qui se trouvent au début de l'histoire écrite, insensiblement un grand changement s'était fait dans les esprits. Ce qui avait été vérité traditionnelle indiscutée était parfois mis en doute, la signification intime des théogonies et des mythes sacrés n'était plus comprise ou même soupçonnée du public, ce qui devait rester caché au profane on voulait le mettre en évidence pour tous, les Dieux étaient peu à peu remplacés par des hommes et même, se laissant gagner par cette vague d'impiété, certaines confréries initiatiques laissaient dégénérer leurs saints mystères en fêtes de la matière et de la bestialité. « On ne pouvait, dit Fustel de Coulanges, rien imaginer de plus solidement constitué que cette famille des anciens âges qui contenait en elle ses dieux, son culte, son prêtre, son magistrat ; rien de

plus fort que cette cité qui avait aussi en elle-même sa religion, ses dieux protecteurs, son sacerdoce indépendant, qui commandait à l'âme autant qu'au corps de l'homme... » et pourtant « ce qui est certain, c'est que dès le septième siècle avant notre ère, cette organisation sociale était discutée et attaquée presque partout (1). »

C'est à cette période de transition entre deux âges de l'humanité que vécut Pythagore. Il appartenait aux anciens par toute sa doctrine métaphysique directement issue de la Tradition primordiale, par la règle sévère et ascétique de la morale qu'il imposait à ses disciples, par le caractère ésotérique de tout son enseignement et des mystères rituels comparables aux mystères orphiques et éleusiniens ; et pourtant la confrérie pythagoricienne devait rapidement, si ce n'est tout de suite, se laisser gagner par le modernisme ambiant ; l'aspect exotérique du groupement devint presque prépondérant ; le secret de la doctrine ne fut plus gardé intact, témoins ces trois livres de Philolaos dont parle Platon et qu'il était possible de se procurer ; et surtout les Pythagoriciens prirent une part active à la vie politique des cités, ce qui devait amener, après le long éclat de leurs gouvernements en Grande Grèce, la catastrophe finale de Métaponte, où les principaux d'entre eux furent massacrés et leur confrérie dispersée.

Cette dualité même d'aspect qui marque l'origine du Pythagorisme fut pour une grande part à la base

(1) Fustel de Coulanges, *La cité antique*.

de sa fortune historique et de l'influence profonde qu'il exerça sur toute la philosophie de l'Antiquité. Si le fond même de la doctrine ne fut jamais révélé au dehors et si les grandes vérités ineffables restèrent toujours inaccessibles au plus grand nombre — même à l'intérieur de la secte et cela parce qu'essentiellement incommunicables — il se répandit assez vite parmi le monde des philosophes et des savants non initiés un certain exotérisme pythagoricien fait de formules, de données symboliques, de préceptes d'hygiène, de connaissances et de démonstrations mathématiques, dont on retrouve les traces, discrètes ou patentes, et qu'on les discute ou qu'on s'en inspire, dans la plupart des auteurs grecs qui traitèrent de morale ou de métaphysique et à plus forte raison de mathématiques. Ce fut cette doctrine exotérique, fragmentaire, non officielle, le plus souvent mal comprise et mal interprétée parce qu'on ignorait les principes qui lui servaient de base, qui passa pourtant pendant fort longtemps auprès des profanes pour avoir été l'enseignement et la croyance de Pythagore. C'est ainsi que bon nombre de légendes et de superstitions apparentes et en particulier la croyance à la métempsychose ne sont que le résidu exotérique d'une doctrine plus haute et plus fermée à laquelle il était impossible d'initier la grande masse.

Mais ce fut le symbolisme des nombres sur lequel Pythagore avait centré sa doctrine, qui eut la fortune la plus brillante et la plus durable. La théorie pythagoricienne des nombres « était divisée en deux disci-

plines : la première, Arithmologie (Mystique du Nombre) à tendances métaphysiques, s'occupant du Nombre Pur ; la seconde, Arithmétique proprement dite, traitant du nombre scientifique abstrait suivant une méthode syllogistique rigoureuse dans le genre de celle d'Euclide. Mais cette théorie des Nombres scientifiques s'adresse au philosophe, non au commençant. Enfin une troisième science ou plutôt technique (ce que nous appelons aujourd'hui l'arithmétique) reléguée très bas, était le Calcul proprement dit avec des nombres concrets ; c'était l'arithmétique pour gens d'affaire ou Logistique (1) ». Ce symbolisme des Nombres, dégradé par les non-initiés de l'Arithmologie à l'Arithmétique et même jusqu'à son apparence la plus sensible, la Logistique, fut mis de cette manière immédiatement à la portée des tendances rationalistes de la philosophie grecque, et entrant pour ainsi dire tout armé dans ce domaine encore inculte, il devint le modèle et le guide de toute science rationnelle ou expérimentale et c'est à cause de lui que les modernes purent revendiquer Pythagore comme le premier d'entre eux.

A l'opposé de cette déviation de la doctrine primitive, la véritable tradition pythagoricienne se transmettait et se transmet encore pendant longtemps, enclose et soigneusement cachée dans les confréries reconstituées après le massacre et maintenant éloignées de toute activité extérieure. Ces confréries res-

(1) Matila Ghyka, *Le nombre d'Or*, I, 20.

tèrent confinées dans un secret assez farouche pour qu'on en perdît la trace pendant plusieurs siècles et l'histoire ne nous enseigne qu'un nouveau et dernier réveil aux environs du premier siècle avant notre ère, réveil qui se termina lui aussi tragiquement après une brillante fortune dans la haute société de la Rome impériale.

Un certain nombre de philosophes, dont les plus représentatifs sont Platon et Hippocrate, bien que non initiés à proprement parler, bien que ne participant pas de manière effective à la vie de la secte et à la célébration des Mystères, n'en furent pas moins instruits par des maîtres ou des amis pythagoriciens, de l'essentiel de la doctrine du Maître ; mais, n'étant pas liés par le serment du silence et se laissant gagner par l'esprit du siècle, désireux d'acquérir une gloire littéraire ou pour d'autres raisons plus secrètes, ils livrèrent au public une grande part de ce qu'ils savaient ; une grande part seulement, car, dira Platon sur la fin de sa vie, « voici ce que je puis affirmer concernant tout ceux qui ont écrit ou écriront et se prétendent compétents sur ce qui fait l'objet de mes préoccupations, pour en avoir été instruits par moi ou par d'autres, ou pour l'avoir personnellement découvert ; il est impossible, à mon avis, qu'ils aient compris quoi que ce soit en la matière. De moi, du moins, il n'existe et il n'y aura certainement jamais aucun ouvrage sur pareils sujets. Il n'y a pas moyen en effet de les mettre en formules, comme on fait pour les autres sciences, mais c'est quand on a long-

temps fréquenté ces problèmes, quand on a vécu avec eux que la vérité jaillit soudain dans l'âme, comme la lumière jaillit de l'étincelle, et ensuite croît d'elle-même... Je ne pense pas que d'argumenter là-dessus, comme on dit, soit un bien pour les hommes, sauf pour une élite à qui il suffit de quelques indications pour découvrir par elle-même la vérité. Quant aux autres, on les remplirait ou bien d'un injuste mépris, ce qui est inconvenant, ou bien d'une vaine et sotte suffisance par la sublimité des enseignements reçus » (1).

Parmi les philosophes pythagorisans, Hippocrate (a) tient une place à part en raison de l'application très particulière qu'il fit de la doctrine du Maître. Lui aussi est en partie gagné par les tendances contemporaines, il sacrifie dans certains de ses traités au rationalisme ambiant et le fait seul de publier ses observations et ses théories est très contraire à l'esprit de l'enseignement uniquement oral des Anciens. Mais il connaît la Tradition, elle le guide dans ses recherches, elle se montre, plus ou moins évidente dans maint et maint de ses ouvrages ; il sait lui aussi la loi du secret quand il s'agit des choses sacrées et tout ce qu'il écrit c'est seulement « en faveur de la multitude » (2). Le meilleur de son

(a) Nous envisageons, sous le nom générique d'Hippocrate, le ou les auteurs de la Collection Hippocratique ; de l'ensemble pouvant être dégagée, malgré certaines contradictions, une doctrine cohérente qu'on peut attribuer à Hippocrate lui-même et à son école, l'un étant inséparable de l'autre.

(1) Platon, *Lettres*, VII, 341 c-e, trad. J. Souilhé.

(2) Hippocrate, *Du Régime*, Gardeil II, 26.

enseignement, il le réserve à ses fils et à ses disciples immédiats, il ne le publie pas.

Il ne nous reste donc de cet enseignement que l'aspect exotérique qu'il a lui-même livré au public dans ses nombreux traités. Quant à l'essentiel de sa doctrine, le noyau central et caché qui ne peut s'apprendre par les livres et qui éclairerait tout le reste, il faut croire que sa transmission régulière s'éteignit rapidement. Hippocrate nous apparaît en effet comme le dernier représentant, en Occident tout au moins, d'une médecine traditionnelle. Après lui il n'y a plus personne pour relier la médecine à sa source sacrée.

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. »

HERMÈS.

II

Les Pythagoriciens concevaient l'Univers comme un Tout harmonieusement arrangé dont chacune des parties était à la fois le reflet et l'image résumée de l'ensemble ; les rapports entre les choses, les choses elles-mêmes étaient régies par des lois universelles immuables dont l'apparence sensible pouvait être multiple et diverse suivant le point de vue sous lequel on les envisageait (comme, par exemple, les Nombres pythagoriciens ou les Idées de Platon), mais dont l'unité principielle, restant au delà de notre raisonnement, ne pouvait être perçue symboliquement que par notre Intellect.

Ces lois universelles, harmonisant toutes choses créées, d'après le Modèle Unique, participent dans leur essence même à la perfection de l'Unité divine ; mais, dès qu'on descend l'échelle de la Création, ce qui était un, apparaît multiple et leur application au monde des formes permet d'en découvrir plusieurs représentations aussi valables symboliquement les unes que les autres.

C'est plus particulièrement sous leur aspect de

Nombres, Nombres divins, Nombres-Idees modèles de nos nombres scientifiques, que Pythagore envisageait les lois du monde et c'est pourquoi les « Nombres sont pour ainsi dire le principe, la source et la racine de toutes choses » (1). Car « tout ce que la nature a arrangé systématiquement dans l'Univers paraît dans ses parties comme dans l'ensemble avoir été déterminé et mis en ordre en accord avec le Nombre, par la prévoyance et la pensée de Celui qui créa toutes choses ; car le modèle était fixé, comme une esquisse préliminaire, par la domination du Nombre préexistant dans l'esprit du Dieu créateur du monde, nombre-idée purement immatériel sous tous rapports, mais en même temps la vraie et l'éternelle essence ; de sorte que d'accord avec le Nombre, comme d'après un plan artistique, furent créées toutes ces choses, et le Temps, le mouvement, les cieux, les astres et tous les cycles de toutes choses » (2).

Cette interprétation des lois de l'Univers par leur apparence mathématique, ce symbolisme des nombres, devait être poussé très loin par Pythagore et ses disciples et donner à leur doctrine sa puissante originalité ; mais cela n'excluait aucunement de leur part l'utilisation de moyens de connaissance différents et avant tout de symboles généraux. « Rien, dit Plutarque, n'est aussi spécial à la philosophie pytha-

(1) Théon de Smyrne, *Exposé des connaissances mathématiques*, II, 27.

(2) Nicomaque de Gêrase, *Introduction à l'Arithmétique*, cité par M. Ghyka, *Le nombre d'or*.

goricienne que l'usage des symboles, tels que ceux qu'on emploie dans la célébration des Mystères. C'est là une manière de parler qui tient à la fois du silence et du discours... Ce qui se dit est très clair et très évident pour ceux qui sont accoutumés à ce langage ; c'est pour les ignorants qu'il est obscur et inintelligible. Le sens apparent de ces symboles n'est pas le véritable (c'est-à-dire l'essentiel), mais il faut y chercher celui qu'ils semblent recouvrir » (1).

On ne peut comprendre le symbolisme si on y voit seulement, comme le font les modernes, un système de conventions purement arbitraires dues à la fantaisie des peuples et à l'imagination désordonnée des poètes. Le symbole est au contraire pour les Anciens une réalité vivante, la projection dans notre monde, ou même la trace que marquent dans notre monde des vérités qui le dépassent et ainsi, participant à ces vérités d'une manière intime, le symbole possède plus que toute autre chose au monde, une réalité essentielle qu'il tient de son paradigme.

On peut obtenir une représentation assez grossière et approchée de ce qu'est ce symbolisme en imaginant le Cosmos comme un système de coordonnées à trois dimensions et notre espace matériel comme un simple plan dans ce système (ayant par conséquent une dimension de moins). Or, si dans ce Cosmos ainsi conçu, nous plaçons des corps volumétriques, ceux-ci, ou bien n'auront aucun rapport avec notre

(1) Plutarque, Frag. 33, trad. Bétolaud.

plan, ou bien contracteront les rapports possibles entre une surface et un volume, c'est-à-dire qu'ils auront en commun un point, une ligne ou une surface d'intersection. Dans le premier cas, le volume ne pourra être connu du plan que par sa projection sur ce plan, image pure par conséquent et sans réalité véritable. Dans le second cas, le volume est connu du plan par son intersection avec lui en déterminant une surface de dimensions précises qui est pour ce plan, une réalité tangible. Mais réalité dans le plan, elle n'est plus que surface sans consistance si on l'envisage par rapport au volume qui l'engendre et qui est lui-même la véritable réalité.

Ainsi dans l'un ou dans l'autre cas, une réalité plus essentielle que celles du plan où nous sommes se manifeste à nous par une apparence — un symbole — qui a dans notre plan plus ou moins d'existence réelle et sensible, mais qui s'annule rigoureusement au regard du paradigme qui la crée. Et, bien plus, notre monde tout entier, le plan envisagé tout à l'heure, n'est qu'apparence pure, espace limité et inconsistant si on l'envisage par rapport au Cosmos qui le contient et pour lequel il n'y a pas d'espace véritable à moins de trois dimensions ; et ce peu de réalité que possède encore notre plan ne lui appartient aucunement en propre et il le doit tout entier au volume qui l'engendre et sans lequel il disparaîtrait sans laisser de trace aussi simplement que la tache lumineuse sur le mur quand le soleil a tourné.

Ainsi notre monde dans sa totalité est le symbole

d'un monde transcendant, mais cela ne lui retire pas sa réalité propre, relative sans doute, mais parfaitement existante. Car les choses matérielles ne sont pas un simple reflet, elles font partie, elles sont un aspect, transitoire et secondaire, mais réel, des réalités supérieures qui les engendrent. Et, en agissant sur ces choses matérielles, on agit aussi par cela même sur ces réalités (dans un sens favorable ou défavorable, bénéfique ou maléfique, parfois aussi indifférent). Toute action terrestre a ainsi ses répercussions ou plutôt son homologue supérieur dans les sphères célestes ; et même la plus insignifiante en apparence revêt alors une importance très grande. C'est ainsi que, dit Platon, « l'incorrection du langage n'est pas seulement une faute contre le langage même, elle fait encore du mal aux âmes » (1).

Or, nous, hommes terrestres et attachés à notre terre par toutes les limites de notre individualité, pour comprendre et atteindre cette réalité, qui est au-dessus de nous, il nous faut partir de ces apparences sensibles qui nous entourent et y découvrir le symbole qu'elles contiennent et qui nous révélera le secret des vérités transcendantes. Il nous faut agir sur elles avec nos moyens matériels et grossiers, mais cette action n'est pas inutile et c'est là le secret de l'efficacité de tous les rites sacrés ; nous pouvons en utilisant les choses symboliques, à condition d'accomplir le rite comme il doit être accompli, agir comme

(1) Platon, *Phédon*, 115 D.

nous voulons sur la réalité symbolisée qui se trouve hors de ce monde, ainsi que feraient des marionnettes qui auraient la liberté d'entraîner par instants les doigts du montreur.

C'est ainsi que le profane lui-même peut accomplir des actes magiques sans comprendre pourtant le sens intime de ce qu'il fait, pourvu que la recette ou la leçon apprise ait été correctement récitée. Et inversement, lorsque l'initié est arrivé à un degré de connaissance assez élevé pour dépasser le stade corporel et même psychique, il lui est possible alors d'agir directement dans le domaine des paradigmes et son action a dans les domaines inférieurs une répercussion immédiate qui semblera miraculeuse au profane parce qu'elle n'aura pas été obtenue par les seuls moyens matériels qui lui semblent normaux.

Un autre point important de la doctrine pythagoricienne, que nous allons retrouver chez Hippocrate, c'est la croyance aux révolutions cycliques de l'Univers. Le monde où nous vivons, le visible et l'invisible, est un Etre (a) harmonieux, ordonné à l'image de son Créateur qui le contient et qui le dépasse comme l'Infini dépasse le fini ; toutes ses parties reflètent à leur manière et suivant leur nature propre le même principe initial et sont bâties selon le même schéma universel. Aussi pouvons nous retrouver dans la nature des marques de ce schéma primordial, et

(a) Ce Monde qui est véritablement un être vivant, pourvu d'une Ame et d'un Intellect, est né tel par l'action de la Providence de Dieu (Platon, *Timée*, 30, b).

l'une d'elles particulièrement évidente est l'apparence cyclique de l'évolution universelle. Platon dit du monde que Dieu « l'a fait se mouvoir d'une rotation circulaire » (1). Et pour Philolaos « le monde a existé de toute éternité et il demeurera éternellement, parce qu'il est un, gouverné par un principe dont la nature est semblable à la sienne et dont la force est toute puissante et souveraine. De plus, le monde, un, continu, doué d'une respiration naturelle, se mouvant éternellement en cercle, a le principe du mouvement et du changement ; une partie en lui est immuable, l'autre est changeante » (2), et c'est la partie changeante qui est pour nous la partie sensible.

Cette révolution cyclique universelle, dont nous verrons qu'elle obéit aux lois du quaternaire, est exprimée par la roue dans le langage des symboles, principalement la roue à quatre rayons ; et en effet suivant le point de vue dont on l'envisage elle semble avancer ou reculer, grandir ou diminuer, aller vers le bien ou vers le mal, faire le plus ou faire le moins. Mais nos points de vue sont essentiellement contingents et en réalité le monde est comme la roue que tournent les potiers, « elle n'avance ni ne recule ; elle va pourtant et en avant et en arrière. Elle imite dans ses révolutions le mouvement de l'Univers. Sur elle se font des ouvrages de toutes les façons qui sont emportés avec la roue, qui ne ressemblent point les

(1) Platon, *Timée*, 34, a.

(2) Philolaos, frag. 22, trad. Chaignet.

uns aux autres. Il en est ainsi des hommes et des autres animaux sur la surface de la terre ; ils sont tous emportés par un mouvement circulaire, tandis que chacun remplit sa destinée différente, convertissant par ses organes le sec en humide, et l'humide en sec » (1).

(1) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 19.

« L'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, la seconde le met en usage. »

HIPPOCRATE.

III

Pour les Pythagoriciens, ainsi que nous l'avons vu, toute réalité physique, tout phénomène sensible ont leur homologue supérieur parmi les mondes de l'esprit, dont ils ne sont que la transposition dans l'ordre matériel. Et inversement, toute réalité transcendante a son reflet, imprime sa marque unique ou multiple, cachée ou apparente, parmi les choses matérielles. C'est ainsi que, dit Péguy, « le surnaturel est lui-même charnel ».

C'est de la même manière qu'Hippocrate envisage les rapports de la philosophie et de la médecine. « L'art de la sagesse, dit-il, et celui de médecine se « tiennent de près. Tout ce que donne le premier, la « seconde le met en usage » (1). Si la sagesse en effet, réside dans la connaissance des vérités spirituelles, la médecine n'est que l'étude de ces vérités spirituelles, dans leur application au monde des choses sensibles. Tout ce qui, par conséquent, dans l'ordre spirituel

(1) Hippocrate, *De la décence*, I, 449.

apparaît comme beau ou juste, tout ce qui est rite sacré doit être perçu dans l'ordre physique comme bon ou fort, comme facteur de santé ; et uous trouvons de cette conception une illustration continuelle dans les écrits d'Hippocrate. Partout l'univers psychophysiologique, dont il s'attache à décrire les phénomènes et les lois, est pour ainsi dire calqué sur l'univers spirituel dont la parfaite harmonie lui avait été dévoilée par les Pythagoriciens. C'est ainsi que les cycles des humeurs apparaissent soumis au rythme quaternaire qui régit l'Univers, que l'évolution des maladies se poursuit en périodes septenaires suivant le nombre même qui mesure les phases de la vie humaine, que le retour à la santé apparaît identique dans sa progression à la recherche de la vertu, que l'hygiène même des villes ou des eaux obéit aux mêmes lois du bien et du mal qui font diriger vers l'Orient le sanctuaire des temples et les incantations rituelles.

Il serait vain de chercher dans les écrits d'Hippocrate un exposé doctrinal cohérent et complet de sa philosophie ; « je n'ai besoin, dit-il, de parler des choses célestes qu'autant qu'il faut pour établir comment sont nés et ont été formés l'homme et tous les animaux et ce qu'est la vie, la santé et la maladie, ce qu'est le mal et le bien dans l'homme et pourquoi il meurt » (1). Mais il a émaillé ses ouvrages d'énoncés de principes généraux volontairement concis, par lesquels il exprime sa croyance aux grandes lois symbo-

(1) Hippocrate, Littré, VIII, 585.

liques qui formaient une des bases de la doctrine des Pythagoriciens.

Comme eux il est persuadé que « le haut est absolument identique au bas » (1), et que l'homme dans sa totalité, l'*Homo Universalis* a été créé à l'image de la Divinité et de la Nature Universelle. L'homme considéré comme un microcosme est en quelque sorte un résumé du Monde entier, du Macrocosme. Il est soumis aux mêmes lois cycliques d'évolution et d'involution, de naissance et de mort, il possède dans son intimité l'Infini qui lui donne la vie et en même temps il est limité et fini comme tout ce qui est créé ; car « l'être qui appartient au monde est un composé harmonieux d'éléments infinis et d'éléments finis : il en est ainsi et du monde lui-même dans son tout et de toutes les choses qu'il renferme » (2).

Cette marque indélébile qui fait de l'homme un monde en plus petit, Hippocrate la reconnaît et l'imprime à toute sa philosophie médicale. « La nature dans l'homme, dit-il, est constituée à l'image de la nature dans le monde, où, de la grande origine la vie s'achemine jusqu'à la dernière partie, puis revient en cercle de la dernière partie à la grande origine, car la nature, être ou n'être pas, est une » (3).

L'unité de la nature, Hippocrate la voit dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'homme comme dans l'Univers ; « le principe de tout est le

(1) Philolaos, Frag. 10, a.

(2) Philolaos, Frag. 1, a.

(3) Hippocrate, *De l'aliment*, Littré IX, 107.

même ; il n'y a aussi qu'une fin ; et la fin et le principe sont uns » (1). Or toute chose dans la nature étant à sa manière symbole de l'Unité primordiale et faisant écho dans sa durée comme dans son mouvement à la pulsation initiale, est soumise dans chacune de ses transformations et de ses vicissitudes extérieures à une nécessité intime à laquelle il n'est pas possible de se dérober. C'est pourquoi « le hasard quand on vient à l'examiner se trouve n'être rien. Tout ce qui se fait a une cause certaine et cette cause se trouve encore en avoir une autre qui l'a produite. On ne voit point que le hasard puisse exister dans la nature. C'est seulement un nom (2) ».

La nécessité divine qui fait tourner toutes choses sur la roue du monde fait aussi alterner la lumière et l'ombre, l'action et le repos, la vie et la mort. « Nulle chose ne périt entièrement et il ne se crée rien de nouveau. Il ne se fait que des mélanges distincts et variés. Les hommes pensent que ce qui vient au jour et qui y croît sort de l'état de mort ; que ce qui disparaît, périt ; qu'il faut s'en rapporter aux yeux plus qu'à la raison, en quoi ils ont tort. Écoutons la raison : elle dit à l'égard des animaux et des autres êtres, qu'il est impossible qu'ils périssent entièrement. Ils meurent sans doute ; mais il n'y aurait aucun moyen de faire qu'ils se renouvelassent, s'il n'y avait ce de quoi ils sont nécessairement formés. Tous les êtres possibles ne font que croître ou diminuer, allant vers

(1) Hippocrate, *De l'aliment*, Gardeil, I, 103.

(2) Hippocrate, *De l'Art*, Gardeil, I, 415.

le plus ou vers le moins, aussi loin qu'ils peuvent aller. Je vais donc expliquer en faveur de la multitude, ce que c'est que naître et périr. Je ferai voir que l'un ne désigne que des mélanges et l'autre que des séparations.

« Naître et mourir ne sont que des modes différents de la même chose. Ainsi la naissance et la mort sont au fond toujours même chose ; mélange et séparation sont même chose ; naissance c'est mélange ; mort, diminution et séparation sont synonymes. Chaque chose tend vers le tout. Tout suffit à chaque chose. La nature a fait pour chaque chose des lois différentes, qui séparent tant les ouvrages des Dieux que ceux des hommes. D'après ces lois, tout est successivement élevé puis précipité en bas. La nuit et le jour sont des extrêmes en plus et en moins. La lune a son plus et son moins. Le soleil et l'eau ont le leur. Le soleil a son plus et son moins ; il est tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. La lumière est à Jupiter, les ténèbres à Pluton. Pluton a sa lumière ; les ténèbres marchent à la suite de Jupiter. Toutes choses sont en mouvement à toute heure devenant successivement ceci ou cela sans savoir ce qu'elles font. Quoiqu'elles paraissent douées de quelque intelligence, elles ne connaissent point ce qui est devant elles. Cependant tout s'opère par une nécessité divine, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, une chose allant ici et l'autre là. Chacune remplit sa destinée mutuelle, tendant toutes vers le plus ou vers le moins. Tout meurt par la séparation du

plus d'avec le moins et du moins d'avec le plus. Le plus croît et augmente par le moins. Il en est ainsi de tout et du corps et de l'âme, quelque chose que l'âme puisse être. L'homme est formé de particules des parties prises dans le tout, ayant un mélange de feu et d'eau, donnant et recevant. Recevoir fait le plus ; donner fait le moins. Quand on scie du bois, l'un tire à soi et l'autre pousse. Les deux scieurs font cependant la même chose. Celui qui fait le moins fait aussi le plus. Il en est ainsi de la nature humaine ; elle attire d'un côté, elle pousse de l'autre, elle prend et elle donne... » (1).

(1) Hippocrate. *Du Régime*, Gardeil, II, 25, 26.

« *Tout est arrangé suivant le nombre.* »

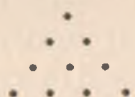
PYTHAGORE.

IV

Les emprunts les plus évidents d'Hippocrate à la doctrine pythagoricienne résident avant tout dans le symbolisme des nombres. Ce n'est pas qu'il se laisse d'ailleurs entraîner dans des considérations métaphysiques qui ne seraient pas à leur place dans des traités de médecine et qui restent du domaine des sages ; « il serait trop long, dit-il, d'exposer leurs raisons » ; mais les commentateurs ont remarqué de tout temps l'importance qu'il attribuait à certains nombres dans l'appréciation des périodes de la vie de l'homme en santé comme dans celle des cycles et des jours critiques des maladies. Ces nombres sont essentiellement, outre la dualité pair-impair, d'une part le Quaternaire dont on sait la valeur sacramentelle pour les initiés (« j'en jure par Celui qui transmet à notre âme le sacré Quaternaire, source de la Nature dont le cours est éternel » lit-on dans les *Vers d'Or* des Pythagoriciens) et d'autre part le Septénaire, médiété entre le Quaternaire et la Décade, eux-mêmes liés par des rapports très intimes et participant à la perfection de la divine Tétrakty.

La distinction entre jours pairs et jours impairs est constante chez Hippocrate et reflète la dualité qui est à la base de toute la Création et dont on retrouve l'image dans tout l'Univers manifesté sous la forme des couples essence-substance, mâle-femelle, droit-gauche, impair-pair..., et il n'est pas étonnant que pour Hippocrate, les jours impairs soient relativement plus critiques que les jours pairs en raison de la primauté qui fut toujours attribuée, en Occident tout au moins, au principe masculin sur le principe féminin. « C'est aux jours impairs qu'on voit le grand combat entre la santé et la maladie, comme tout le monde le sait » (1). Mais c'est surtout le reflet de la Tétraktys sacrée qui éclate dans ses œuvres.

La Tétraktys pythagoricienne dont le symbole graphique s'écrivait ainsi :


$$(1 + 2 + 3 + 4 = 10)$$

représentait le nombre sacré par excellence, celui selon lequel l'Univers est construit, la « source de l'arrangement éternel du monde » (2). La décade en effet, dit Philolaos, « détermine tout nombre ; elle enveloppe en soi la nature de toute chose, du pair et de l'impair, du mobile et de l'immobile, du bien et du mal. C'est en elle qu'il faut voir quelle est dans sa puissance et l'efficacité et l'essence du nombre ; elle

(1) Hippocrate.

(2) Hiérocès, *Commentaires sur les Vers d'Or*, M. Meunier, 240.

est grande, elle réalise toutes les fins, est cause de tous les effets ; la puissance de la décade est le principe et le guide de toute vie, divine, céleste, humaine, à laquelle elle se communique ; sans elle tout est infini, tout est obscur et se dérobe » (1).

Or, si la décade est le nombre fondamental de l'Univers, symbolisant l'harmonie du Tout, la tétrade peut être considérée comme son résumé ; elle en représente l'élément le plus externe et par conséquent le plus mobile ; elle symbolise la décade entière dans l'ordre des choses sensibles, et c'est pourquoi elle est le chiffre apparent des cycles du Macrocosme. Et ainsi tout ce qui a vie dans le monde, tout ce qui possède non pas même la vie, mais le mouvement, ou mieux tout être, animé ou inanimé, actif ou passif, mobile ou immobile, pourvu qu'il ait cette unique qualité d'exister et par conséquent selon sa nature propre et dans la mesure que celle-ci lui impose, d'être le symbole de la Manifestation totale ; tout microcosme donc est soumis aux mêmes grandes lois cycliques qui régissent le Macrocosme et l'on doit retrouver dans son évolution le même rythme alterné de naissance, de mort et de résurrection ; les mêmes phases d'ascension et de chute, le même épanouissement et le même retour au silence et à la nuit primordiale.

Il suffit de regarder autour de soi et voici qu'apparaissent des exemples innombrables de cette révolu-

(1) Philolaos, frag. in Chaignet.

tion cyclique universelle dont le symbole chiffré est le nombre quatre. C'est ce rythme quaternaire qui mesure le temps et tout ce qui dans l'espace a vie, mouvement ou durée. Que ce soient le retour des saisons, les phases de la lune, la course du soleil, chacun de ces cycles évolue en deux périodes, l'une d'ascension, l'autre de retour et leurs phases successives sont jalonnées par quatre points cardinaux. C'est d'abord la phase ascendante que symbolisent le soleil levant, le printemps, l'enfance et tous les recommencements et peu à peu, c'est la progression jusqu'à l'acmé de midi, de la pleine lune, du solstice d'été, lieu immobile où les forces opposées sont au maximum et s'équilibrent ; puis, tout de suite, c'est le déclin, la phase descendante de l'automne et du soir comme de la vieillesse. Enfin, c'est le sommeil, la nuit, le silence ; c'est la mort ou le retour à l'état primordial d'où chaque chose est sortie ; là, les forces opposées s'annulent et c'est aussi l'équilibre primitif, car le « commencement, grand dès son principe, coïncide avec la fin » (1).

Mais cette mort est en même temps une naissance. « Naître et mourir, dit Hippocrate, ne sont que des modes différents de la même chose » (2). Minuit n'est pas seulement la fin d'un jour, c'est le commencement d'un jour nouveau. C'est aussi bien la somme de toutes les actions de la veille que le lieu des possibilités du lendemain qu'il contient toutes en puis-

(1) Hippocrate, *De l'aliment*, Gardeil, I, 103.

(2) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 26.

sance. Et à vrai dire, minuit ne fait partie ni du jour qui s'achève ni du jour qui vient ; c'est le point unique, symbole du Principe universel par qui tout le Monde est créé et qui contient tout le Monde. Minuit, c'est le silence et la nuit, mais ce n'est pas le néant ; c'est un silence plein de toutes les paroles qui se diront et qui ne se diront pas, c'est la Nuit. la grande Mère, plus lumineuse que les plus grandes clartés.

Ainsi nous retrouvons ces cycles et ce rythme quaternaire dans toute la nature ; ce sont les quatre âges de la vie, chez tout être vivant ; c'est l'histoire des races, des peuples et des espèces animales comme celle du monde végétal, des arbres et des fleurs et aussi comme un exemple grandiose, l'Océan accompagnant le jour de son flux et de son reflux alternés et l'année de ses grandes marées, et tout le long de la côte chaque vague qui naît et meurt résume cette éternelle histoire car, à peine venue au monde et déjà pleine de toutes les promesses, elle s'enfle et grandit magnifiquement pour accomplir en quelques instants son destin individuel et retourner se fondre dans la grande mer.

Or, l'homme-microcosme a lui aussi comme nombre fondamental ce rythme quaternaire. Aux quatre saisons correspondent à la fois les quatre âges de la vie que définit Empédocle et les quatre humeurs issues des quatre éléments et composées des quatre qualités. A la pulsation de la nature répond la pulsation de l'homme. « Le corps est comme l'année qui dans sa

révolution revient sur elle-même ; il a un commencement où il croît, un milieu où il parvient à sa maturité, et un terme où il finit. Nécessairement il subit les influences de l'année elle-même et se modifie à mesure qu'elle passe par ses périodes » (1). Ainsi « la pituite augmente chez l'homme pendant l'hiver ; car étant la plus froide de toutes les humeurs du corps, c'est celle qui est la plus conforme à cette saison... Au printemps, la pituite conserve encore de la puissance et le sang s'accroît ; le froid se relâche, les pluies arrivent, et le sang prévaut sous l'influence de l'eau qui tombe et des journées qui s'échauffent ; ce sont les conditions de l'année qui sont le plus conformes à sa nature, car le printemps est humide et chaud... En été le sang a encore de la force, mais la bile se met en mouvement dans le corps et elle se fait sentir jusque dans l'automne. Le sang diminue dans cette dernière saison qui lui est contraire, mais la bile domine dans le corps en été et en automne... La pituite est au minimum dans l'été, saison qui étant sèche et chaude, lui est naturellement contraire. Le sang est au minimum en automne, saison sèche et qui déjà commence à refroidir le corps humain ; mais c'est alors que la bile noire surabonde et prédomine. Quand l'hiver revient, d'une part la bile refroidie décroît, d'autre la pituite augmente derechef par l'abondance des pluies et la longueur des nuits. Donc toutes ces humeurs existent constamment dans le

(1) Hippocrate, *Des semaines*, Littré, VIII, 618.

corps humain ; seulement elles y sont, par l'influence de la saison actuelle, tantôt en plus grande, tantôt en moindre quantité, chacune selon sa proportion et selon sa nature. L'année ne manque en aucune saison d'aucun des principes, chaud, froid, humide ; nul, en effet de ces principes ne subsisterait un seul instant sans la totalité existant dans ce monde, et, si un seul venait à faire défaut, tous disparaîtraient ; car en vertu d'une seule et même nécessité tous sont maintenus et alimentés l'un par l'autre. De même dans l'homme, s'il manquait une des humeurs congénitales, la vie ne pourrait continuer. Dans l'année règnent tantôt l'hiver, tantôt le printemps, tantôt l'été, tantôt l'automne ; semblablement dans l'homme prévalent tantôt la pituite, tantôt le sang, tantôt la bile, d'abord celle qu'on nomme jaune, puis celle qu'on nomme noire... » (1).

Sur le rythme fondamental, lent et solennel que constitue le Quaternaire, courent une série de rythmes plus rapides qui ont comme nombre le Septénaire. Alors que le Quaternaire est le nombre même du macrocosme, le cycle universel qui s'applique à toute la Création, c'est le Septénaire qui correspond aux rythmes individuels, particuliers, terrestres ; car formé de l'union de la triade et de la tétrade, de l'âme et du corps, il symbolise ce qui est à la fois matière et esprit ; il va en quelque sorte jusqu'au fond de la Création, car « la triade et la tétrade, participant aux

(1) Hippocrate, *De la nature de l'homme*, Littré, 6, 7, 8.

biens générateurs et créateurs, embrassent toute l'organisation régulière des choses engendrées » (1).

Si en effet, l'année se divise d'elle-même en quatre saisons, les divisions du temps perçues jour après jour par l'homme sont des semaines de sept unités ; les saisons sont le temps qui passe et qui revient sur lui-même ; les semaines sont la durée vécue et mesurée. L'année elle-même peut se diviser en sept périodes dont les limites sont marquées, selon Hippocrate, par le lever et le coucher des Pléiades, le lever matinal et vespéral d'Arcturus, le lever du Chien, le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps, car « telle est la constitution du monde et des parties qui y sont contenues que toute chose est réglée par le nombre sept (2). »

Mais le Septénaire est surtout le nombre qui règle les phases de la vie humaine et, analogiquement avec les sept saisons de l'année, « dans la nature humaine il y a sept saisons que l'on appelle âges : le petit enfant, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, l'homme âgé, le vieillard. L'âge du petit enfant est jusqu'à sept ans, époque de la dentition ; de l'enfant jusqu'à la production de la liqueur spermatique, deux fois sept ans ; de l'adolescent jusqu'à la naissance de la barbe, trois fois sept ; du jeune homme jusqu'à l'accroissement de tout le corps, quatre fois sept ; de l'homme fait jusqu'à quarante-neuf ans, sept fois sept ; de l'homme âgé jusqu'à

(1) Philolaos, frag. 20.

(2) Hippocrate, *Des chairs*, Gardeil, I, 587.

cinquante-six, sept fois huit. A partir de là commence la vieillesse » (1).

De même « sept mois suffisent pour commencer à donner la perfection au fœtus dans le sein de la mère. Outre que les enfants venus à sept mois vivent, on remarquera d'autres événements de sept mois, comme que les dents commencent à pousser le septième mois. On y trouvera le même ordre que dans les crises, si l'on y fait attention, ne perdant point de vue les diverses choses que j'ai dites. Un médecin qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer au rétablissement des malades doit observer ce qui se passe tous les jours. Entre ceux du nombre pair, les plus importants sont le quatorzième, le vingt-huitième et le quarante-deuxième. Quelques-uns font dériver cette propriété de l'harmonie et de la perfection de ces nombres, dans la manière dont ils sont composés d'autres nombres entiers. Il serait trop long pour le présent d'exposer leurs raisons. Il suffira de dire qu'ils ont égard au ternaire et au quaternaire, et que ces nombres en sont tous composés (2). »

C'est aussi bien dans l'évolution des maladies et dans l'apparition des jours critiques que dans le cours de la vie de l'homme que règne le nombre sept, en rapports intimes avec le nombre quatre, ainsi qu'ils sont tous deux dans la Décade elle-même. En effet « la composition des maladies ressemble en un certain sens à la nature du vivant » (3), c'est un accident

(1) Hippocrate, *Des semaines*, Littré, VIII, 637.

(2) Hippocrate, *De la grossesse de sept mois*, Gardeil, I, 595.

(3) Platon, *Timée*, 89 b. trad. A. Rivaud.

particulier à l'homme et à l'être manifesté, qui n'évolue pas suivant le rythme général, mais suivant le rythme individuel, septénaire, qui préside à toute manifestation évolutive et non révolutive. « Sept est le déploiement d'une continuité, d'une addition progressive, l'accomplissement dans le temps d'une phrase mélodique et linéaire qui comporte une tonique, une dominante et une résolution, ou, si l'on aime mieux, d'un membre logique qui du sujet à l'objet par le verbe réalise un acte et un sens (1). » C'est ainsi que l'évolution des maladies, écoulement séquentiel et sans retour, se fait, selon la doctrine hippocratique, par phases septénaires ; aussi les jours importants, ceux auxquels la maladie se juge et qui, formant une conclusion ou une étape, font voir avec évidence si l'on va vers le mieux ou vers le pire et quel sera le sens de la terminaison, sont-ils le septième et le quatorzième dans les maladies aiguës ; mais dans la hiérarchie des jours de la semaine, si le septième apparaît comme l'essentiel en qui se condense tout le septénaire, un autre jour, le quatrième résume aussi toute la période et en forme le point culminant ; c'est pourquoi dans les maladies, il faut observer avec attention le quatrième jour qui est « l'indice du septième » (2), ainsi que le onzième « qui est le quatrième dans le second septénaire » (2).

C'est ainsi qu'Hippocrate voit dans l'évolution des

(1) P. Claudel, *L'épée et le miroir*, p. 13

(2) Hippocrate, *Aphorismes*, Gardeil, I, 379.

maladies les mêmes rapports qui unissent dans le domaine des Nombres Purs, l'Héptade et la Tétrade dont les Pythagoriciens avaient révélé les divines propriétés.

*« C'est l'harmonie du tout qui constitue
la parfaite santé. »*

HIPPOCRATE.

V

L'homme normal, sain de corps et d'esprit, est un être harmonieux ; il existe entre toutes ses parties constitutives un certain nombre de rapports simples, mesurables pour qui sait les voir, et qui se traduisent par une harmonie naturelle aussi facilement perceptible à l'observateur que peuvent l'être les accords d'une mélodie ; en effet la parfaite harmonie de l'homme terrestre, réalisant aussi bien l'équilibre psychique que la santé corporelle sous le regard de la Divinité, est semblable à l'harmonie musicale qui représente pour les Pythagoriciens l'exemple-type de l'harmonie du monde, l'application audible des lois de l'Univers, « une union parfaite de choses contraires, l'unité dans la multiplicité, enfin l'accord dans la discordance. Car la musique ne coordonne pas seulement le rythme et la modulation, elle met l'ordre dans tout le système ; sa fin est d'unir et de coordonner ; et Dieu aussi est l'ordonnateur des choses discordantes, et sa plus grande œuvre est de concilier entre elles, par les lois de la musique et de

la médecine, les choses qui sont ennemies les unes des autres (1). »

Ainsi le corps de l'homme est comme la lyre à quatre cordes dont jouait Pythagore. Lymphé, sang, bile jaune, atrabile, les quatre humeurs qui combinent entre elles suivant des proportions régulières le chaud, le froid, le sec et l'humide, se meuvent et circulent et se confrontent dans l'organisme suivant les lois du Nombre. Elles vibrent à l'unisson, elles alternent les répons, elles improvisent à tout moment la symphonie de la vie. Selon les saisons, selon le cours des astres, selon l'âge de l'homme, selon son tempérament, telle ou telle aura la primauté sur les autres, mais chacune a son mot à dire dans son domaine propre ; « il n'y a qu'un but, il n'y a qu'un effort ; tout le corps y participe ; c'est une sympathie universelle » (2), et l'harmonie ne serait pas parfaite si l'une d'elles était laissée de côté ou s'il y avait entre elles désaccord. Car « c'est l'harmonie du tout qui constitue la parfaite santé » (3).

Equilibre, harmonie, santé, sagesse, telles sont les transcriptions, pour nous apparentes, des lois ineffables qui régissent les rapports essentiels auxquels l'homme est soumis. « Tout ce qui est beau est bon et la beauté ne va pas sans rapports réguliers. On supposera donc que l'être vivant, s'il doit être bon, doit comporter de tels rapports (4). » Rapports har-

(1) Théon de Smyrne, *loc. cit.*, p. 19.

(2) Hippocrate, *De l'aliment*, Gardeil, I, 104.

(3) Hippocrate, *Du Régime*, Gardeil II, 24.

(4) Platon, *Timée*, 87 c.

monieux entre les divers éléments du corps et aussi harmonie parfaite ordonnant suivant leur importance hiérarchique le corps, l'âme et l'esprit, tel est l'idéal pythagoricien et hippocratique. Ainsi l'Homme doit combiner harmonieusement tout ce qui fait sa qualité d'homme dans le plan physique comme dans le plan psychique ou spirituel afin de retrouver l'ordre principiel suivant lequel il est lui-même conçu. Il doit redonner à l'Intellect sa place primordiale, car c'est lui qui dans l'homme est l'image la plus pure du Logos ; il doit replacer la raison au lieu intermédiaire où il faut qu'elle siège, médiété entre l'esprit et le corps ; enfin il ne doit pas négliger celui-ci ni méconnaître sa valeur symbolique (a).

C'est, bien entendu, plus spécialement sur l'harmonie physique, sur la santé du corps que porte l'enseignement d'Hippocrate, attaché surtout à l'application pratique des lois universelles. « La santé de l'homme, dit-il, est un état donné par la nature, laquelle n'emploie pas d'agents étrangers mais une certaine harmonie entre l'esprit, la force vitale et l'élaboration des humeurs. Elle travaille toujours à faire concourir pour la santé, et les aliments et le jeu de toutes les parties du corps (1). »

Mais la santé, comme tout ce qui est de la terre, n'est pas une et immobile ; c'est au contraire un état

(a) « L'âme est introduite et associée au corps par le nombre et par une harmonie à la fois immortelle et incorporelle ». (Philolaos, 23-a).

(1) Hippocrate, *Avís*, Gardeil, I, 457 ; Carton 24.

dynamique, multiple, protéiforme, constamment soumis aux transformations et aux renouvellements ; c'est un devenir perpétuel, un équilibre (1) à chaque instant menacé ; c'est aussi selon chaque individu un état tout particulier, spécialement adapté à son être propre et différent pour beaucoup de points de celui du prochain. D'après l'ordre quaternaire qui préside à toutes choses, Hippocrate distingue, en correspondance avec les quatre humeurs essentielles, quatre tempéraments cardinaux, le lymphatique, le sanguin, le bilieux et l'atrabilaire, parmi lesquels vont se ranger les hommes ; et c'est ainsi que toujours suivant le symbolisme quaternaire qui, dans des domaines aussi différents en apparence que ceux du temps, de l'espace et de la vie, groupe les choses analogiquement en classes parfaitement distinctes et cohérentes, nous retrouvons l'antique division circulaire dont voici les principaux éléments :

- | | | | | | | | | | | | |
|----------------|-------|---|-----------|---|--------|---|-------------|---|----------|---|-------|
| 1 ^o | nord | - | hiver | - | minuit | - | eufance | - | lymphe | - | eau |
| 2 ^o | est | - | printemps | - | matin | - | adolescence | - | sang | - | air |
| 3 ^o | sud | - | été | - | midi | - | maturité | - | bile | - | feu |
| 4 ^o | ouest | - | automne | - | soir | - | vieillesse | - | atrabile | - | terre |

C'est pourquoi la pituite augmente dans l'homme pendant l'hiver, pourquoi elle est la plus forte chez l'enfant, pourquoi la vieillesse est l'automne ou le couchant de la vie, pourquoi chaque être, suivant l'humeur qui prédomine en lui, est plus résistant ou plus fragile à chaque saison.

(1) Hippocrate, *Du Régime*, Gardeil, II, 73.

Dans chacun de ces groupes, il y a correspondance intime entre les éléments différents en apparence mais identiques dans leur nature principielle, « les choses semblables et de nature semblable n'ont pas eu besoin d'harmonie » (1) ; elles ont en effet la même essence, elles sont pour ainsi dire même chose ; au contraire « les choses dissemblables, qui n'ont ni une nature semblable ni une fonction égale, pour pouvoir être placées dans l'ensemble lié du monde, doivent être enchaînées par l'harmonie » (1). Le régime des gens en santé devra donc, s'il veut être complet et efficace, se soumettre à deux principes directeurs : découvrir et instaurer les rapports harmoniques entre les choses d'espèces différentes ; s'efforcer de faire communier par les grandes lois symboliques le semblable avec le semblable (a).

Toutes les écoles philosophiques et religieuses de l'Antiquité ont mis en pratique ces deux principes que nous venons d'énoncer ; car elles estimaient comme les Egyptiens « qu'un être infiniment pur, exempt de toute tache et de toute altération, ne pouvait point être dignement honoré par des âmes et par des corps qui ne seraient pas profondément sains et exempts de toute maladie » (2) ; c'est pourquoi ils « ont toujours réglé avec le plus grand soin les prescriptions concernant la santé, et dans leurs pratiques

(a) « C'est toujours le semblable qui est capable de connaître le semblable ». Archytas, p. 5, tiré de Stobée, trad. Chaignet.

(1) Philolaos, frag. 4.

(2) Plutarque, *Isis et Osiris*, 79, trad. M. Meunier.

religieuses surtout dans leurs purifications et dans leurs régimes, ils n'ont pas moins visé à la sainteté qu'à la santé » (1). C'est suivant cette règle que Platon conseille de « ne mouvoir jamais l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme, afin que, se défendant l'une contre l'autre, ces deux parties gardent leur équilibre et leur santé. Il faut donc que le mathématicien et quiconque exerce énergiquement quelque activité intellectuelle, donne aussi un mouvement à son corps et qu'il pratique la gymnastique. Inversement celui qui cultive soigneusement son corps doit aussi donner à l'âme les mouvements compensateurs, s'adonner à la musique et à la philosophie dans son ensemble, s'il veut qu'on puisse l'appeler à juste titre à la fois bon et beau. C'est selon la même règle qu'il faut prendre soin également des différentes parties du corps et de l'âme, en imitant la forme de l'univers tout entier » (2).

Les Pythagoriciens enseignaient à leurs élèves, outre les règles d'or des mathématiques, les lois élémentaires de la vie saine, les prescriptions et les proscriptions alimentaires, l'exercice rythmé des diverses parties du corps, le chant et la danse enfin qui sont au corps ce que la prière est à l'âme; et une longue tradition veut que, prêchant d'exemple, Pythagore lui-même, encore adolescent et beau comme un jeune dieu, ait remporté la palme aux Jeux Olympiques.

(1) Plutarque, *Isis et Osiris*, 79, trad. M. Meunier.

(2) Platon, *Timée*, 88 c.

Tel est aussi le naturisme d'Hippocrate. Son rôle n'est pas d'enseigner la sagesse, mais il sait que celle-ci ne peut s'obtenir sans le concours de la médecine et de l'hygiène, car « l'âme sera dans un état d'autant meilleur que la santé du corps ira mieux et qu'il n'y surviendra point de trouble » (1) ; il sait aussi ne pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner, car « pour ce qui concerne une très mauvaise constitution naturelle de l'âme, on ne la changera pas au moyen du régime » (2) ; l'important pour lui est d'instituer un régime qui assure la santé du corps, c'est un problème qui le préoccupe autant que la guérison des maladies et il consacre de nombreux traités aux exercices physiques et aux questions alimentaires. Il étudie en détail le moment propice, la durée, la manière dont l'homme doit exercer son corps, comment il doit rechercher le froid ou le chaud, éviter l'excès de fatigue ou l'excès de repos, suivre dans sa manière de vivre le cours régulier des saisons. Il indique quelles sont « les propriétés des aliments et des boissons dont nous usons, les vertus naturelles de chacune de ces choses et celles qu'elles acquièrent par les préparations ou par les altérations que l'industrie des hommes y apporte (3), ensuite « il reste à déterminer quelle est pour chaque particulier, suivant sa nature, la juste proportion dans la quantité et la qualité tant des aliments que de la boisson,

(1) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 43.

(2) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 44.

(3) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 23.

afin qu'il n'y ait aucun excès dans le trop, ni d'erreur dans l'espèce : c'est l'harmonie du tout qui constitue la parfaite santé » (1).

Il faut cultiver le corps harmoniquement avec le monde extérieur, se conformer aux modifications progressives du temps qui s'écoule, prévoir ce qu'il pourra apporter de nuisible ou de bon. « Comme l'été engendre la bile, le printemps engendre le sang, et ainsi des autres. Les changements du temps produisent des maladies. Il en est de même des grands changements dans les saisons et dans les autres choses. Les passages d'une saison à l'autre se font quelquefois insensiblement ; les saisons sont alors les plus saines. Il en est de même quant au régime. Le froid et le chaud surtout doivent se succéder lentement comme les âges de la vie.

« Ainsi que les tempéraments sont bien ou mal affectés relativement aux saisons, il en est de même relativement au froid et au chaud, relativement au lieu de l'habitation ; et aussi relativement à l'âge et au régime, et à tout ce qui constitue les maladies. Certains tempéraments en sont moins affectés que d'autres.

« Il y a des âges qui s'accommodent aux saisons, aux lieux, aux régimes, même aux constitutions des maladies ; il y a pour les saisons des régimes propres, des aliments, des boissons. Par exemple l'hiver, saison de repos, veut des aliments légers et de facile digestion ; ceci est important. L'automne, saison de travail et

(1) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 24.

de fatigue au soleil, demande une boisson abondante, des aliments variés, du vin et des fruits.

« Comme les saisons servent à connaître les maladies, les maladies font aussi connaître d'avance l'humidité, la sécheresse, les vents s'ils souffleront du nord ou du midi » (1).

Ainsi l'homme doit conformer les règles hygiéniques de sa vie au cours périodique des saisons ; il doit de même se préoccuper de l'espace et du lieu. Nous avons vu que pour Hippocrate comme pour Pythagore, le bien et le mal, le plus et le moins ne sont que des apparences dès qu'on les envisage d'un point de vue supérieur, mais pour nous autres hommes, ce sont des réalités indiscutables et dans l'Univers tout nous paraît ainsi orienté, toute chose possède, selon la manière et le lieu d'où on l'examine, une signification bénéfique ou maléfique. Sur la roue du monde tout a son contraire bien que tout aille dans le même sens ; les points cardinaux s'opposent deux à deux de même que les saisons ou les phases de la lune. Or le Centre spirituel du monde ayant toujours été considéré par les Occidentaux comme ayant son siège en Orient, la direction Ouest-Est fut de tout temps orientée et considérée comme un des symboles les plus représentatifs de l'opposition entre le bien et le mal. C'est ainsi que pour Pythagore, nous dit Plutarque (2), l'Orient est la droite partie et l'Occident la gauche, et c'est pourquoi, dans le monde

(1) Hippocrate, *Des humeurs*, Gardeil, I, 34.

(2) Plutarque, *Des opinions des philosophes*, Amyot, II, 10.

méditerranéen, on se tourna toujours vers le Levant pour prier et qu'on orienta de la même manière l'axe directeur et le sanctuaire des temples.

L'opposition Orient-Occident à laquelle correspondent symboliquement les couples droit-gauche, impair-pair, mâle-femelle qui sont autant de représentations de la priorité du plus sur le moins, de l'actif sur le passif, se traduit suivant les lois du symbolisme circulaire que nous avons indiqué, par l'aspect plus particulièrement bénéfique de la série printemps-matin-adolescence alors que la série automne-soir-vieillesse revêt le plus souvent une apparence néfaste.

Il n'est donc pas étonnant que pour Hippocrate qui admet à maintes reprises la primauté de l'impair sur le pair, l'Orientation vers l'Est se révèle aussi bienfaisante pour le corps, qu'elle est sanctifiante pour l'âme. « Les villes exposées à l'Orient doivent naturellement être plus salubres que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi. C'est que dans les premières, le chaud et le froid sont d'abord plus modérés et qu'ensuite les eaux dont les sources regardent l'Orient doivent nécessairement être limpides, sans odeur, molles et agréables à boire ; parce que le soleil à son lever les corrige, en dissipant par ses rayons le brouillard qui ordinairement occupe l'atmosphère dans la matinée... La modération du froid et du chaud fait que les villes ainsi situées ont une température analogue à celle du printemps. Leurs maladies, en moindre nombre et moins fortes qu'ailleurs, ressemblent cependant à celles des villes tour-

nées du côté des vents chauds. Les femmes y sont extrêmement fécondes et accouchent aisément.

« Au contraire l'exposition des villes qui regardent l'Occident... doit nécessairement être très insalubre... La température des villes qui y sont exposées est très analogue à celle de l'automne » (1).

C'est de la même manière que « le printemps est la saison la plus saine, la moins mortelle » (2) et que « l'automne engendre les maladies les plus aiguës, les plus mortelles. Il y a ici quelque chose qui paraît tenir au même principe que celui d'où dépend l'augmentation des redoublements qu'on voit arriver communément le soir. L'année entière présente ses périodes dans les maladies de même que la journée. Il en est encore de cela comme des accroissements réguliers qu'on distingue dans chaque maladie, toutes les fois que sa marche naturelle n'est pas troublée ; mais quand il y survient des troubles, cet ordre ne s'observe plus. On en peut dire autant de la constitution de l'année, considérée dans les phénomènes qui lui sont propres » (3).

Saisons, mois, heures de la journée, directions de l'espace, tout ce qui fait le monde extérieur et qui imprime sa marque sur la destinée de l'homme doit être reconnu et suivi afin d'orienter suivant ses fluctuations et ses ressauts le corps et l'esprit de l'homme. Malheureusement « les hommes n'aperçoivent pas le

(1) Hippocrate. *Des airs, des eaux et des lieux*, Gardeil I, 79-80.

(2) Hippocrate, *Des épidémies*, Gardeil, II, 531.

(3) Hippocrate, *Des épidémies*, Gardeil, II, 531.

droit chemin de la vertu, chemin libre, uni, où l'on ne choppe pas, et pourtant où nul ne veut s'engager. Au lieu de cela ils se jettent dans la voie rude et tortueuse, marchant péniblement, glissant, trébuchant, la plupart même tombant, haletant comme s'ils étaient poursuivis, disputant en avant, en arrière.

« Ne vois-tu pas qu'il a sa part dans leur folie, celui qui pour en chercher la cause, tue et ouvre les animaux, alors que c'est dans l'homme qu'il fallait la chercher.

« Mais quel est celui qui penserait à accomplir toutes choses du mieux qu'il peut, et qui tiendrait sa vie à l'abri des souffrances, en se connaissant soi-même, en comprenant clairement sa propre constitution, en n'étendant pas ses désirs à l'infini et se contentant de contempler la riche nature, nourrice de tout » (1).

(1) Hippocrate, *Lettre à Damagète*, Littré, IX.

« *La nature de toutes les maladies est la même.* »

HIPPOCRATE.

« *Les hommes choisissent eux-mêmes et librement leurs maux.* »

PYTHAGORE.

VI

« Un homme ne tombe pas malade brusquement et tout de suite. Les causes s'accumulent avant de se manifester par leur effet (1) ». La maladie n'est que l'aboutissement, parfois brutal, d'un état morbide souvent latent qui préexistait dans l'homme. C'est cette période plus ou moins longue pendant laquelle l'homme semble couvrir son mal qui constitue véritablement l'état de dysharmonie foncière qui est l'opposé même de l'état de santé. Pendant tout ce temps qui peut être très long, qui peut durer une vie entière, l'harmonie n'existe plus, les humeurs semblent désaccordées, l'homme cherche son équilibre. Apparemment il est en bonne santé, il mène une vie normale ou presque normale et pourtant de temps à autre des troubles fonctionnels divers, de légers malaises, des lassitudes spontanées (2) tra-

(1) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 24.

(2) Hippocrate, *Aphorismes*, Gardeil, I, 378.

duisent la fausse note, le désaccord entre les éléments de son être. Cet état peut se prolonger fort longtemps, il peut s'aggraver progressivement en maladie chronique plus caractérisée, mais, tôt ou tard, si rien n'est intervenu pour libérer le corps de tout ce qui le trouble et l'empoisonne et lui faire retrouver son harmonie perdue, à l'occasion d'une cause secondaire quelconque, se déclanche une maladie aiguë qui ne fait que traduire au dehors le combat maintenant violent entre les éléments nocifs accumulés et l'organisme qui cherche à les éliminer. C'est une crise de purification qu'il faut favoriser et non combattre.

Telle est, selon Hippocrate, la grande cause des maladies : la surabondance des humeurs, dont les progrès sont inévitables « si le corps n'est purgé et si l'on n'y remédie point. Lors cependant que la quantité n'en est pas excessive, soit que cette surabondance soit venue tout d'un coup, ou qu'elle ait été formée insensiblement, on la supporte quand on est vigoureux, jusqu'à ce qu'il s'y joigne le commencement de quelque autre maladie. Telle est l'origine des maux qui proviennent de la surabondance d'humeurs, quand le corps ne s'en débarrasse point.

« Il y a trois origines des maladies : je viens d'en exposer une : J'ai fait voir comment elle se forme dans le corps et que, s'il n'est point purgé des humeurs, il doit nécessairement tomber dans quelque maladie. La seconde origine des maladies a lieu lorsque ce qui nous vient du ciel, de l'air, de l'atmosphère, n'est pas assorti à notre nature et se

trouve contraire à notre manière ordinaire de vivre. La troisième lorsque nous éprouvons des violences comme sont les chutes, les plaies, la fatigue excessive ou autres événements pareils.

« Les effets de chacune de ces trois origines des maladies sont proportionnés à leur intensité ; grandes quand les causes sont fortes ; médiocres quand elles sont petites. Il y faut toujours faire entrer ces deux considérations, l'une prise de l'état de plénitude du corps et l'autre de la disposition défavorable du ciel ; on ne peut se dispenser d'avoir égard à ces deux grandes causes, parce qu'elles influent infiniment sur le corps » (1).

Ces maladies provoquées par les attaques du monde extérieur sont d'autant plus graves que « les humeurs n'étaient point précédemment dans la juste proportion » (2) ; l'intervention de l'air et du ciel où la malignité des miasmes ne sont le plus souvent que la cause occasionnelle, de minime importance quant à sa modalité, mais qui déclanche par son apparition l'état de lutte et de maladie latent jusqu'alors ; car « la nature de toutes les maladies est la même. Elles diffèrent à raison de leur siège seulement. Je pense qu'elles ne se montrent sous tant de formes diverses qu'à cause de la grande diversité des parties où le mal est placé. Leur essence est une ; la cause qui les produit est pareillement une » (3).

(1) Hippocrate, *Des maladies*, Gardeil II, 203-204.

(2) Hippocrate, *Des maladies*, Gardeil, II, 205.

(3) Hippocrate, *Des vents*, Gardeil, I, 641.

La maladie est à la fois une révolte de l'organisme contre l'accumulation de tout ce qui est contraire à sa nature et une épreuve envoyée à l'homme par la Divinité pour l'engager à se purifier aussi bien mentalement que physiquement ; elle a ainsi une double origine, divine — « aucune n'est plus divine ou plus humaine que l'autre, mais toutes sont semblables et toutes sont divines » (1) — et humaine, car « chaque maladie a une cause naturelle et sans cause naturelle aucune ne se produit » (1). Cette cause c'est la manière défectueuse dont vivent les hommes ; ils « choisissent eux-mêmes et librement leurs maux, misérables qu'ils sont ; ils ne savent ni voir ni entendre les biens qui sont près d'eux » (2). « Ainsi, dit P. Carton, l'apparition de la souffrance et de la maladie doit-elle être considérée comme un avertissement redresseur et un répit salutaire, qui obligent l'être à réfléchir et à comprendre, à suspendre le genre de vie défectueux qu'il menait et à rechercher les conditions d'existence plus favorables et plus droites. Les maladies sont donc des échéances de fautes commises, des sanctions d'incorrections de conduite, des crises de purification mentale et de nettoyage organique, en même temps que des occasions d'apprentissage et de sacrifice » (3).

Tels en effet sont les grands combats qui se livrent dans le cœur du néophyte quand il doit arracher de lui-même tous ses soucis et ses affections trop ter-

(1) Hippocrate, *Des airs*, Littré, II, 22.

(2) *Les Vers d'Or des Pythagoriciens*, M. Meunier, 31.

(3) P. Carton. *La science occulte*, p. 422.

restres pour se présenter avec une âme purifiée devant les premières marches de l'initiation, telles apparaissent les maladies aiguës comme les crises purificatrices du corps, envoyées par la Divinité à la fois comme une punition et comme une grâce ; ensuite le corps purgé de tout le mal qui l'encombrait peut être rétabli sur le chemin de la santé dans une parfaite harmonie des humeurs entre elles et avec le monde extérieur, si toutefois cette crise a réussi à éveiller dans l'âme une crise symétrique ; car la même analogie qui régit les rapports harmonieux du physique et du spirituel, fait aussi, selon le témoignage du Pythagoricien Archytas de Tarente, la symétrie dans leurs causes comme dans leurs effets, des maux du corps et des maux de l'âme. « De même que le corps souffre et de l'excès et du défaut, mais que cependant l'excès et ce qu'on appelle les superfluités engendrent naturellement de plus grandes maladies, de même l'âme souffre et de la prospérité et de l'adversité quand elles arrivent à contre-temps, et cependant les maux les plus grands lui viennent de ce qu'on appelle une prospérité absolue, parce que, semblable au vin, elle jette dans l'ivresse la raison des honnêtes gens » (1).

Ainsi la maladie est comme une crise de conscience qui force l'organisme à faire le partage entre le bien et le mal et, s'il est assez fort, à rejeter loin de lui tout ce qui est mauvais ; c'est de cette manière qu'Hippocrate envisage sa marche cyclique. Il faut

(1) Archytas, Frag. 17, 8 tiré de Stobée.

avant tout que l'humeur nocive se sépare et se fixe, localisant à la fois le mal — « là où se fera l'amas d'humeurs, là sera le siège du mal et il tiendra au caractère de l'humeur » (1) — et permettant la coction, temps essentiel de la guérison. « On observera en effet, que lorsque le mal doit finir favorablement, il y a toujours de la coction dans les excréments ou des dépôts favorables et critiques, La coction annonce l'approche de la crise et le retour de la santé » (2). Les humeurs cuites sont traitées par l'organisme comme un corps étranger indésirable et éliminées le plus rapidement possible par un émonctoire naturel ou à la peau. « Toutes les maladies se guérissent au moyen de quelque évacuation » (3), en effet et l'organisme ne peut se régénérer qu'après avoir été purgé de son mal, purifié comme pour une cérémonie rituelle.

C'est alors qu'après un retour sur soi-même « il faut changer de manière de vivre. Il est clair que celle qu'on suivait est mauvaise en tout ou en grande partie ou en quelque chose. Il faut, pour connaître ce qui doit être changé, regarder au tempérament du malade, à son âge, à la constitution et à la saison de l'année, à la nature de la maladie ; établir ensuite le traitement, ou en supprimant ou en ajoutant ; ayant toujours égard aux âges, aux saisons, aux constitutions et à la nature des maladies, avant d'ordonner ni de remèdes, ni le régime (4) ».

(1) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 75.

(2) Hippocrate, *Des épidémies*, Gardeil, I, 332.

(3) Hippocrate, *Du régime dans les maladies aiguës*, Gardeil, I, 143.

(4) Hippocrate, *De la nature de l'homme*, Gardeil, I, 71.

Voilà énoncées les grandes lignes de la thérapeutique d'Hippocrate : remettre l'homme dans son ordre naturel. La maladie étant la résultante de la dysharmonie entre les éléments qui constituent l'homme, le retour à la santé ne peut se faire qu'en rétablissant l'équilibre des rapports entre le corps et l'âme, entre l'homme et le monde. Or « c'est dans les efforts de la nature qu'un médecin attentif et habile voit la manière dont il aura à se conduire » (1). Ce sont les lois naturelles en effet qui ont provoqué la maladie, moyen nécessaire à la résolution d'une discordance ; ce sont elles qui doivent, après avoir détruit le mal, ramener l'homme à vivre en conformité avec le monde et à retrouver en soi-même l'harmonie éternelle qui y réside en puissance. Il ne faut donc pas s'opposer à elles, tenter de barrer la route à leur poussée consciente, mais au contraire agir en communion avec elles et dans la direction qu'elles indiquent. « Lors des crises et après, il ne faut rien mouvoir, ni innover avec des remèdes ou tout autre irritant, laissez alors faire la nature (2). » Cette conformité de l'action thérapeutique avec les impulsions et les mouvements spontanés de la nature, Hippocrate la célèbre et la recommande tout au long de ses écrits. « Notre art, dit-il, consiste à suivre la nature, non à en faire une nouvelle (3). » Il faut donc rechercher dans les symptômes des maladies ce qui est favorable

(1) Hippocrate, *De l'art*, Gardeil, I, 420.

(2) Hippocrate, *Des humeurs*, Gardeil, I, 28.

(3) Hippocrate, *Avis*, Gardeil, I, 457.

et ce qui est nocif, ce qui doit être favorisé et ce qui doit être combattu, en évitant de s'attaquer aux manifestations qui peuvent être des défenses naturelles ; « combien de choses n'y a-t-il pas en effet qui semblent de leur nature être des symptômes de maladies qui cependant en sont des remèdes, suivant leur intensité plus ou moins grande (1) ».

Le *primum non nocere* est l'application première d'une telle conception de l'évolution des maladies. Pour le reste, il faut savoir qu'« il n'y a point de principe manifeste de guérison qu'on puisse proprement appeler principe universel pour tous les cas auxquels notre art s'applique. Nous commençons quelquefois par des paroles qui donnent du courage, de la consolation, qui même font seules la guérison ; d'autres fois nous la commençons et la terminons par des actions. Ce ne sont pas toujours les mêmes discours en commençant, ni nous ne finissons pas toujours par les mêmes. Pareillement, lorsque nous devons agir, nous ne commençons pas toujours de même et nous ne terminons point de même » (2).

Ainsi Hippocrate ne se fait le champion d'aucune particularisation thérapeutique ; il soigne aussi bien par les contraires que par les semblables, l'important étant pour lui de trouver la médiété médicamenteuse qui convient à chaque malade en particulier et qui rétablit par sa présence l'harmonie des rapports entre les éléments qui constituent l'homme. Aussi

(1) Hippocrate. *Des épidémies*, 11, 540.

(2) Hippocrate, *Des maladies*, II, 108.

convient-il de connaître le sens et le symbole de ce dont on se sert pour guérir et ne doit-on pas « dénaturer les remèdes mais les administrer avec leurs vertus naturelles » (1), car ils ne doivent pas agir sur le corps seulement mais sur l'être tout entier (a).

(a) « Chaque médicament, dira plus tard Rhumélius, si bien préparé soit-il, doit l'être avec des plantes cueillies en leurs temps, sinon ce ne sont que des corps sans âme. »

*« On ne peut aimer la médecine sans
aimer les hommes. »*

HIPPOCRATE.

VII

Hippocrate n'envisageait pas son art comme une chose personnelle et fermée. Il savait tout ce qu'il devait à ses prédécesseurs, à ses maîtres les Asclépiades, à tous les médecins qui avaient avant lui exercé leur art et transmis leur science de génération en génération. Aussi rend-il hommage aux hommes des anciens temps. « La médecine, dit-il, est depuis longtemps en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés et grâce auxquels de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles. Le reste se découvrira si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres » (1).

Ayant reçu de ses maîtres tous les éléments de son savoir, le médecin a le devoir impérieux de ne pas

(1) Hippocrate, Littré, I, 573.

rester stérile et de transmettre aux nouvelles générations la science qu'il a reçue ou qu'il a acquise par ses recherches personnelles. Mais cette science ne peut être confiée à n'importe qui ; la médecine est par son origine et par ses liens étroits avec la sagesse une science sacrée qui demande une vocation et une initiation. Or « les choses sacrées ne doivent être révélées qu'aux personnes pures et c'est un sacrilège de les communiquer aux profanes avant qu'ils aient été initiés aux Mystères » (1). Le médecin doit donc faire un choix parmi les jeunes gens qui aspirent à devenir ses disciples, car il doit non seulement leur enseigner la pratique médicale, leur apprendre ce qu'est l'homme sain et ce qu'est l'homme malade, mais aussi les faire remonter jusqu'aux principes des choses, leur dévoiler les lois symboliques éternelles de la métaphysique. Il doit donc s'assurer que son futur disciple présente les possibilités intellectuelles suffisantes et aussi qu'il possède une âme honnête et droite, et c'est alors seulement qu'il peut commencer son enseignement. L'apprentissage de la médecine est en effet une véritable initiation, qui a ses degrés et ses étapes et qui doit se terminer par un serment solennel nécessaire au néophyte pour se faire admettre parmi les praticiens.

C'est alors que le jeune médecin, s'il veut être digne de ses maîtres, doit se conformer aux règles de vie que lui conseille Hippocrate et qui sont directement issues de la morale pythagoricienne. « Sa

(1) Hippocrate, *La règle*, Gardeil, I, 411.

manière de vivre doit être des plus réglées ; les bonnes mœurs et la sagesse contribuent beaucoup à sa réputation. Il doit être réservé et humain ; la promptitude et la hardiesse ne peuvent manquer d'attirer le mépris, quand même elles serviraient à gagner plus d'argent (1)... Quant au maintien, il doit être grave, sans austérité, craignant de passer pour fier ou misanthrope. Celui qui rit continuellement et qui se montre hilare devient choquant (1). Mais le manque d'urbanité serait repoussant pour les gens bien portants et encore plus pour les malades (2). Il se montrera toujours juste ; c'est d'une grande importance dans les rapports du médecin avec les malades. Ceux-ci se livrent entièrement entre ses mains. Ils lui abandonnent à toute heure leurs femmes, leurs filles, leurs biens les plus précieux. Il doit donc être toujours parfaitement sûr de lui-même (3). Le médecin initié à l'art doit savoir encourager les malades et les empêcher de se troubler l'esprit, durant le temps qu'il ont à passer avant d'arriver au rétablissement de la santé (3). Il doit surtout s'observer beaucoup, ne pas parler longuement devant les gens peu instruits, et ne dire que ce qui est nécessaire. Le bon médecin néglige les moyens étrangers, qui ne sont d'aucun secours pour la guérison. Il ne veut rien d'inutile ni de fantastique. (4) Je vous recommande, ajoute Hippocrate, de ne point donner dans le faste, de

(1) Hippocrate. *Du médecin*, Gardeil, I, 441, 442 ; Carton 24-25.

(2) Hippocrate. *De la décence*, Gardeil, I, 450 ; Carton 24.

(3) Hippocrate. *Avis*, Gardeil, I, 457.

(4) Hippocrate. *De la décence*, Gardeil, I, 450.

mépriser le superflu et la fortune, de voir des malades quelquefois gratuitement, préférant le plaisir de la reconnaissance à celui d'un vain luxe. S'il se présente des cas à secourir un étranger ou un pauvre, ce sont les premiers auxquels vous devez aller. On ne peut point aimer la médecine sans aimer les hommes. (1) »

C'est par une description semblable que Plutarque nous dépeint le maintien et les propos du Pythagoricien Théanor, chez qui on retrouve les mêmes qualités « mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneurs, jugement, bonté, fermeté, propreté, gravité, connaissance de tout ce qui est utile et nécessaire à la pureté de la vie, affranchissement de la superstition, soumission et abandon à Dieu (2) » qu'Hippocrate exige du médecin. Et par un juste retour, la pratique de toutes ces vertus, la confrontation quotidienne du médecin avec la maladie, le contact permanent avec la réalité tangible, ramènent chaque jour le praticien à reconnaître la vérité des principes qu'on lui a révélés et à rendre hommage à la Toute-Puissance divine. « A tous les égards, la médecine doit participer à la sagesse ; mais elle y tient principalement en ce qui concerne la connaissance de la Divinité, vers laquelle elle est ramenée sans cesse. En voyant les divers accidents de la vie, les médecins sont continuellement obligés de reconnaître sa toute-puissance. Ils ne sauraient attribuer à

(1) Hippocrate *Avís*, Gardeil, I, 455.

(2) Hippocrate, *De la décence*, Gardeil, I, 449.

leur art un vain pouvoir, se voyant souvent déchus de ce qu'ils entreprennent. Et lorsque la médecine réussit, c'est à la Divinité qu'elle en est redevable. Voilà comment la médecine conduit à la Sagesse (1) ». « Il faut allier la sagesse à la médecine. Le médecin vrai philosophe est un demi-dieu » (1). Ayant su en effet « profiter des choses visibles pour méditer sur les invisibles » (2) il a pu dominer et dépasser le monde des formes pour atteindre le domaine céleste qui constitue sa véritable patrie. « Lorsque l'homme s'est enfin rendu maître par sa raison de cet assemblage composé de terre, d'eau, d'air et de feu, plein de trouble et d'irraison, il parvient à la forme de son premier et excellent état ; et quand il atteint l'astre qui lui est assigné, il est alors rendu sain et complet » (3).

(1) Hippocrate, *De la décence*, Gardeil, I, 449.

(2) Hippocrate, *Du régime*, Gardeil, II, 30.

(3) Hierocles, *Commentaires sur les Vers d'Or*, trad. M. Meunier, p. 273.

CONCLUSIONS

Nous avons voulu montrer dans cet exposé combien Hippocrate est redevable au Pythagorisme du meilleur de son œuvre, de l'essentiel de sa doctrine et comment l'antique Tradition éclaire toutes ses conceptions médicales d'une lumière divine. C'est le symbolisme des nombres cher au Maître de Samos, qui apparaît à chaque page, fixant les jours et les périodes critiques, opposant le pair et l'impair, déterminant l'importance capitale du Quaternaire et du Septénaire ; c'est la vieille loi cardinale qui donne son orientation à la santé elle-même ; ce sont l'hygiène et l'activité rythmique du corps et de l'âme ; c'est la conception même de l'homme-microcosme dans ses rapports avec l'Univers qui montre dans Hippocrate un disciple immédiat de Pythagore.

Pour l'un comme pour l'autre, l'homme n'est pas un être isolé dans la nature, tout seul devant un Monde étranger ; il est au contraire intimement relié au Cosmos par toutes les parties de son être, par ses fibres corporelles, par les prolongements de sa conscience individuelle, aussi bien que par la trace d'éternité

qu'imprime en lui le Logos. Aussi pour Hippocrate la médecine n'est-elle pas une science fermée et suffisante ; elle procède de la philosophie dont elle ne peut être séparée.

Nous n'ignorons pas combien cet exposé est fragmentaire et inachevé ; il ne fait qu'explorer rapidement un domaine immense. Tout ce que nous avons sommairement indiqué serait à approfondir ; ainsi tout ce qui touche au symbolisme des nombres, les périodes critiques, les jours pairs et impairs, les septénaires des maladies ; ainsi le régime des gens en santé et toute la partie thérapeutique de l'œuvre hippocratique. D'autres choses encore que nous avons passées sous silence seraient à déchiffrer, comme les traités d'anatomie si curieux dans leur absurdité apparente, ou bien les quatre humeurs elles-mêmes dont nous sommes loin de comprendre la signification véritable. Il reste à redécouvrir dans Hippocrate un grand nombre de richesses ignorées, à retrouver le sens caché de bien des choses incompréhensibles au premier abord et tout cela ne pourrait être fait qu'à la lumière du Symbolisme. Notre travail, bien loin d'épuiser la question et de conclure, voudrait être seulement une entrée en matière.

Enfin c'est à dessein que dans tout le cours de cet ouvrage nous n'avons fait aucune allusion à la médecine contemporaine. Ce sont en effet deux disciplines fort différentes ; la nôtre, analytique à l'extrême,

cherchant à tout individualiser, à isoler chaque chose de l'ensemble du monde, s'attache avant tout à la méthode expérimentale qui a fait la fortune des sciences positives ; mais elle est incapable de refaire une synthèse, d'énoncer une pathogénie d'ensemble, de retrouver même de simples lois générales. La médecine hippocratique au contraire est fille des Asclépiades ; c'est une médecine d'origine sacrée ; elle tire d'en-haut tous ses principes et leurs applications. Si elle ignore la nosologie et la voie expérimentale, elle n'en a pas moins sur la nôtre la supériorité d'une conception de l'homme sain et de l'homme malade, cohérente et sans fissures, et c'est pourquoi, dans notre effort persévérant vers une plus grande perfection de notre art, le jour où nous voudrions replacer la médecine dans une hiérarchie des connaissances et la relier à ses principes éternels, nous trouverons dans Hippocrate le guide et l'enseignement qui nous manquent.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLENDY (René). — Le symbolisme des nombres. Paris, 1921.
- Etudes sur les théories hermétiques dans l'histoire de la médecine. Thèse Paris, 1912.
- La Table d'Emeraude d'Hermès. Paris, 1921.
- AUBER (Edouard). — Institutions d'Hippocrate. Paris, 1864.
- BAISSETTE. — Aux sources de la médecine. Vie et doctrine d'Hippocrate. Thèse Paris, 1931.
- BARBILLON. — Histoire de la médecine. Paris, 1826.
- BARTHEZ. — Génie d'Hippocrate.
- BERNIER. — Du néo-hippocratisme pythagoricien à un néo-biologisme mathématique. Communic. au 1^{er} Congrès de Méd. néo-hippocratique. Paris, 1937.
- BOUCHE-LECLERCQ. — L'Astrologie grecque. Paris, 1899.
- BOULANGER. — L'Orphisme. Paris, 1925.
- BRÉHIER. — Histoire de la philosophie. Paris, 1926.
- CARCOPINO. — Etudes romaines. La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, l'*Artisan du Livre*. Paris, 1927.
- Virgile et le mystère de la IV^e églogue. Paris, 1930.
- CARTON (Paul). — La vie sage. Commentaires sur les Vers d'Or des Pythagoriciens. Paris, 1920.

- CARTON (Paul). — L'essentiel de la doctrine d'Hippocrate
extrait de ses œuvres. Maloine édit. Paris, 1923.
- La science occulte et les sciences occultes. Paris,
1935.
- CHAIGNET. — Pythagore et la philosophie pythagoricienne,
avec la traduction des fragments de Philolaos et
d'Archytas. Paris, 1873.
- CHAUVET (Emmanuel). — Thèse en Sorbonne sur la phi-
losophie d'Hippocrate. Paris, 1855.
- La philosophie des médecins grecs, 1886.
- CELSE. — Traité de la médecine, trad. par A. Védrières.
Paris, 1876.
- CLAUDEL. — L'épée et le miroir. Gallimard, édit. Paris,
1939.
- COCCHI. — Le régime de Pythagore. Baillière édit. Paris,
1880.
- CUMSTON. — Histoire de la médecine, trad. par M^{me} Dis-
pan de Floran. Paris, 1931.
- DACIER. — Les œuvres d'Hippocrate traduites en fran-
çais avec des remarques. Paris, 1697.
- La vie de Pythagore, ses symboles, ses vers dorés
et la vie d'Hiéroclès. Paris, 1706.
- DAREMBERG. — Histoire des sciences médicales. Baillière,
édit. Paris.
- DELATTE. — Etudes sur la littérature pythagoricienne.
Paris, 1915.
- La vie de Pythagore de Diogène Laërce. Bruxelles,
1922.
- DELORE. — Tendances de la médecine contemporaine. La
médecine à la croisée des chemins. Masson, édit.
Paris, 1936.
- La médecine moderne devant la tradition hippocra-
tique et pythagoricienne. Commun. au 1^{er} Con-
grès de Méd. néo-hippocratique. Paris, 1937 et
Presse médicale, 3 nov. et 10 nov. 1937.

- DIES. — Le cycle mythique : la divinité, origine et fin des existences individuelles dans la philosophie anté-socratique. Paris, 1909.
- Revue critique d'histoire de la philosophie antique. Les œuvres d'Hippocrate. *Revue de Philosophie*, t. XXI, 1912.
- FABRE D'OLIVET. — Examen des Vers dorés de Pythagore. Paris, 1813.
- FIOLLE. — Scientisme et science. *Merc. de France*, 1935.
- La crise de l'humanisme. *Merc. de France*, 1937.
- FUSTEL DE COULANGES. — La Cité antique.
- GHYKA (Matila C.). — Le Nombre d'Or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale. *N. R. F.*, édit. Paris, 1931.
- GIRARD (Paul). — L'Asclepeion d'Athènes.
- GUARDIA. — Histoire de la Médecine. Doin édit. Paris, 1884.
- GUÉNON (René). — Le Roi du Monde. Paris, 1927.
- Le symbolisme de la croix. Paris, 1931.
- Les états multiples de l'être. Paris, 1932.
- La tétraktys et le carré de quatre. *Etudes traditionnelles*, n° 208, avril 1937.
- Remarques sur la notation mathématique. *Etudes traditionnelles*, nos 205 à 207, janv. à mars 1937.
- HIÉROCLÈS. — Commentaires sur les vers d'or des Pythagoriciens trad. avec prolégomènes et notes de M. Meunier, 1930.
- HIPPOCRATE. — Œuvres traduites par Gardeil. Paris, 1801.
- Œuvres traduites par Littré. Paris, 1839.
- HOUDART. — Etudes historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate. Paris, 1840.
- KLIPPEL. — La médecine grecque dans ses rapports avec la philosophie. Paris, 1937.

- LACURIA. — Harmonies de l'être exprimées par les nombres. Paris, 1847.
- LAENNEC. — Doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique. Thèse de l'an XII.
- LAGRANGE. — Les mystères : l'Orphisme. Gabalda, édit. Paris, 1937.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Le néo-hippocratisme. *Presse médicale*, 21.VIII.37.
- La spiritualité médicale de la Grèce antique. *Les voix latines*, janvier 1936.
- Hippocrate à l'Académie. *Bull. de l'Académie de Médecine*, 1937, p. 395-406.
- La doctrine hippocratique et l'induction en médecine. Communiqué au 1^{er} Congrès de Méd. Néo-Hipp. Paris, juill. 1937.
- LEBASQUAIS (Elie). — Tradition hellénique et art grec. *Le Voile d'Isis*, n° 192, déc. 1935.
- LECLERC (Daniel). — Biographies médicales. Paris, 1855.
- LÉVY (Isidore). — Recherches sur les sources de la légende de Pythagore. Leroux, édit. Paris, 1926.
- La légende de Pythagore en Grèce et en Palestine. Champion, édit. Paris, 1927.
- MEAUTIS. — Recherches sur le Pythagorisme. Neufchâtel, 1922.
- MEUNIER MARIO. — Les Vers d'Or de Pythagore avec les commentaires d'Hiéroclès ; trad. avec prolégomènes et notes, l'*Artisan du Livre*. Paris, 1931.
- Femmes pythagoriciennes. Fragments et lettres ; trad. avec prolégomènes et notes, l'*Artisan du Livre*, 1932.
- Apollonius de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes. Grasset édit. Paris, 1936.
- NICOMAUQUE DE GÉRASE. — Introduction à l'Arithmétique.
- PÉGUY. — Eve ; les Cahiers de la quinzaine. Paris, 1913.

- PLATON. — Timée. Trad. par A. Rivaud, édit. les Belles Lettres. Paris, 1925.
- Lettres. Trad. par J. Souilhé ; édit. les Belles Lettres, 1926.
- Théétète. Trad. par A. Diès ; édit. les Belles Lettres.
- Phédon, édit. les Belles Lettres.
- PLUTARQUE. — Œuvres morales, trad. par Amyot. Paris, 1581.
- Isis et Osiris, trad. avec prolégomènes et notes par Mario Meunier, *l'Artisan du Livre*. Paris, 1924.
- PORPHYRE. — L'autre des nymphes, trad. par J. Trabucco suivi d'un essai sur les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive par P. Saintyves.
- RENOUARD (P. V.). — Histoire de la médecine. Paris, 1846.
- ROBIN (L.). — La pensée grecque. Paris, 1924.
- ROSTAGNI. — Il verbo di Pitagora. Turin, 1924.
- THÉON DE SMYRNE. — Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon, édit. J. Dupuis.
- VANNIER (Léon). — Néo-hippocratisme et homœopathie. Doin, édit., 1938.
- WINTER (Pierre). — Le naturisme d'Hippocrate et le nôtre. Communic. au 1^{er} Congrès de Méd. néo-hipp. Paris, juill. 1937.